Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 38 (1900)

Heft: 21

Artikel: Comparaison n'est pas raison

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198175

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

un excellent discours prononcé au banquet de la société d'arbalétriers l'Avenir, disait: « Souvenir des ages anciens, l'exercice de l'arbalète est une des traditions qu'il est bien de ne ne point laisser tomber en désuétude. C'est un des derniers liens qui nous rattachent à nos ancêtres. Il est d'ailleurs reconnu que le tir à l'arbalète est un excellent préparatif au tir de guerre. »

La Belgique compte aussi un nombre consi-

rable d'archers.

En Angleterre, les vieilles sociétés d'archers ont survécu avec tous leurs anciens règlements remontant à plusieurs siècles. Une tradition veut que lorsque le souverain de la Grande-Bretagne vient occuper la résidence d'Holy-Rood, les archers de la compagnie royale d'Ecosse lui apportent trois flèches barbelées.

La reine Victoria a, pour sa part, reçu quatre

fois ce présent.

Notons aussi que les dames anglaises ont organisé plusieurs sociétés de tir à l'arc et à l'arbalète et se disputent des prix dans des tournois trimestriels. — Les cibles ont un mètre de diamètre et sont placées à une distance de 150 à 180 mètres.

Nons terminerons ce petit historique des anciens tirs par quelques détalls sur l'Abbaye de l'Arc de Lausanne et celle de Vevey. L. M.

L. M.
(A suivre.)

Parole de chasseur.

M. Lude, qui était syndic de Vevey, il y a quelque cinquante ans, exerçait la profession de marchand drapier. Sa maison avait une réputation aussi solide que le temple de St-Martin. De toute la contrée, du district fribourgeois de la Veveyse et de la plaine du Rhône, les clients y affluaient. Un jour, arrive un chasseur de Châtel-St-Denis. Il avait besoin de l'étoffe d'un pantalon. Un certain drap couleur chamois lui tape particulièrement dans l'œil. C'était souple, moëlleux, imperméable et inusable. L'aune en valait douze francs. Le chasseur en offre dix, soit tout le contenu de sa bourse. Il en avait une telle envie que le marchand consent à le lui céder à ce prix.

— Seulement, mon ami, lui dit-il, c'est à la condition que vous m'enverrez le premier liè-

vre que vous débusquerez!

- Vous pouvez y compter, M. Lude.

Des semaines, des mois se passent sans que le syndic drapier voie la queue du lièvre promis, lorsque, un jour de foire, il croise à la rue du Simplon son client de Châtel-St-Denis.

- Hé! farceur de chasseur, qu'avez-vous

fait de mon lièvre?

— Quoi! vous ne l'avez pas reçu?

Ni moi, ni aucun des miens.Je vous l'ai pourtant envoyé.

— Par un messager amateur de civet, alors?

— Non. Je vais vous expliquer l'affaire: Huit jours après avoir acheté votre drap, j'étais allé promener mon pantalon neuf dans les ravins de la Veveyse. Tout à coup, un gros lièvre me part dans les jambes. J'épaule et je le manque. Alors, comme il détalait du côté de Vevey, je lui crie: « Cours chez M. le syndic Lude, il compte sur toi! »

Comparaison n'est pas raison.

Il y avaif, voici trois quarts de siècle, un grand banquet à la maison de commune de l'Isle. La justice de paix avait été assermentée dans la matinée par un juge du tribunal de Cossonay, ainsi que cela se pratiquait à cette époque. Magistrats de l'ordre judiciaire et membres de la municipalité avaient largement fait honneur à un de ces menus comme les hôtels de première classe eux-mêmes ne nous en servent plus aujourd'hui. Au dessert,

on avait décacheté quelques bouteilles de vin de la comète, de ce 1811 dont les vieux gardent encore le souvenir. Les langues s'étaient décliées et l'on avait porté la santé de toutes les autorités constituées. Moins loquaces ou plus timides que leurs commensaux, MM. les assesseurs demeuraient seuls silencieux. Cependant, leur président ayant pris la parole à deux ou trois reprises, ils se firent finalement entendre à tour de rôle, comme s'ils voulaient se rattraper, et ils devinrent intarissables.

M. le juge au tribunal se leva alors, le verre en main, et dit : « Messieurs de la justice de paix de l'Isle, voulez-vous me permettre une image? Nous sommes entre nous et nous pouvons nous dire nos petites vérités sans que

notre dignité en souffre. »

— Parlez! parlez! s'écrièrent les convives. — Eh bien, je comparerai la justice de paix de ce cercle à un violon. Vous, messieurs les assesseurs, vous en représentez les quatre cordes et vous, M. le juge de paix, vous ètes l'archet qui les fait vibrer.

A cette boutade, un éclat de rire secoua toute la tablée, à l'exception de l'assesseur de Montla-Ville. S'étant levé à son tour, ce magistrat demanda au juge de Cossonay la permission de faire aussi une comparaison. Cela lui fut

accordé sans peine.

— Je trouve, dit-il d'un air sombre, que le tribunal de Cossonay ressemble, les jours d'audience, à l'arche de Noë, parce qu'on y voit toute sorte de bêtes.

Ce mot mit fin aux comparaisons et le banquet finit en queue de truite de la Venoge.

On vilho sergent.

Quand on a ètà su lo militéro, qu'on a fe lo Sonderbon et petétrè onco la campagne dè Bâle, ein treinte-trai, credoublo! dierro cein no fà plliési dè vaire dài sordà et, s'on démâorè pè Lozena, Yverdon, aobin pè Maodon, on sè redressè quand lo bataillon dè clliào dzouvenès valottets passe tambou battant et musique ein tèta! Tonaire! seimblliè qu'on ein est adé, on sè redressè coumeint on piào su on molan et se lo sa, la giberne, lo fusi et to lo bataclan étiont quie, no tsapérâi d'allà vito tot cein eimpougni po poai s'einfelà dein lo bataillon ein einmourdzeint cllia que sé dit: La Suisse même aux premiers jours...

Mâ, se y'ein a dâi tot terribllio po lo militéro, y'ein a prâo assebin, et mimameint dâi sergents et dâi caporaux que seimblliont dâi tot crâno, quand on lè vouaitè passâ pè lè tserrairès, on derâi, quand l'ont met l'habit, que l'ein savont atant que lo capiténo et mimameint lo colonet; dè clliào z'iquie, faut on bocon sè démaufià, kâ la pe boun'eimpartia dâo teimps l'est dâi gaillà que n'ont què la niaffe, que ne cognaissont pas pipetta âo serviço et que sè font fourrâ ào clliou dza lo sécond dzo dâo camp. Ce sont dâi sordâ que ne sont bons

què po la pararda, pu l'est tot.

Vo rassovegni-vo dè cllia que vo contâvo l'an passà su cé vilho sergent qu'avâi étà ao Sonderbon et que sè bragàvè d'avâi fe çosse, d'avâi fe cein, que l'avâi tia ne sè dierro dè Fribordzài et qu'on avâi trovà étai dezo on ceresi tandi que lè z'autro ferraillivant, et que droumessai tant bin que 'na tchivra, que brottàvè perquie, l'ài avâi medzi lè frindzès dè sè z'épolettès po cein que lè z'avâi praissè po de l'herba.

L'est d'on gaillà dè cllia sorta que vu vo z'ein derè iena hoai:

Ia on part de senannes est arreva pe Maodon on bataillon de dzouvenos sorda que passavant l'écoula pe Colombi (pas Colombi qu'est su Mordze, ma on autro que se traove pe su Naitsati) et le z'ont remisa pe la caserna.

Lo leindéman matin, quand l'ont volliu re-

modâ contre Yverdon, y'avâi ou moué dè dzeins po lè vouaiti einvouâ pè compagni et po lè vaire défelâ la pararda.

Y'avâi assebin perquie on certain Dzolliet, qu'avâi ètâ sergent dao teimps dai fusi à bassinets et qu'avâi 'na niaffe dao tonaire.

Quand bin n'avâi jamé étà qu'on tot crouïe militéro, cé vilho ne fasâi què déblliattérà su clliào dzouvenos sordà que s'alignivant su la plliace et faillài l'oùrè: « Eh! desâi, n'est pas dè noutron teimps qu'on arâi fé dinse, on martsivè mi què cein et cein allàvè pe crànameint, assebin on étài pe d'attaque què clliào d'ora et on avâi mé dè goût po lo militéro; vouaiti-vai clliào sa et clliào fusi coumeint dianstro l'ont cein aligni! cein a-te façon! na ma fâi, ne poivont pa pi s'aligni bin adrâi! Tonaire, s'on étài dào bataillon!

— Ta! ta! ta! l'ai fe adon on autro, vo braga pas tant, l'oncllio Dzolliet: vo rassovegni-vo dè cllia plliace dezo cé telliot, ao fin boo dè la Brouye, et ïo ni l'herba et ni rein n'a pu crétrè tandi mè dè dix z'ans tant cein avai étà troupena, que l'a fallu la fochéra po poai ein avai

oquiè.

- Binsu, que m'ein rassovigno!

— Et bin sédès-vo porquiet cllia plliace étâi dinse troupenaie?

— Ma fai na! et porquiet?

- L'est à fooce que le sergents l'âi sont zu s'étaidre le z'autro iadzo tandi que clliao pourro diabllio de caporaux s'escormantsivant à coumanda le z'a-draite et le z'a-gautse su la plliace!
- Et vo rassovegni-vo onco dè cliiâo pequiets que l'aviont plliantâ ti lè veingt pas tot dâo long dè la plliaçe d'armes?

— Oï! oï! mâ sont vïa du grantein!

— Bin oï! mâ vo ne sédes petêtre pas porquiet l'aviont plliantâ cllião pequiets?

- N'ein sé rein, na ma fai!

— Et bin l'étâi po férè alligni lè sergents lè z'autro iadzo, po cein que fasiont adé férè dâi reings tot corbo et que n'étiont jamé fottu dè férè front bin adrai!

Tulipes et jacinthes. — Plusieurs massifs de la promenade de Montbenonse parent déjà d'un riant tapis de pensées, de myosotis et autres fleurettes, au milieu desquelles s'élancent quelques premières tulipes.

Comme elles sont gracieuses, ces tulipes dont la hampe droite et lisse comme un jonc se termine par une fleur à six pétales, qui compte parmi les plus belles. — Grâce à de nombreuses variétés obtenues par la culture et leurs délicates nuances, un massif de tulipes, au printemps, est ce qu'il y a de plus coquet, de plus ravissant à l'œil du promeneur.

Originaire d'Orient et introduite en Europe vers 1550, nous dit la *Science illustrée*, sa vogue fut si grande, qu'en 1629, d'après le botaniste anglais, John Parkinson, il n'en existait déjà pas moins de cent variétés. On en compte au-

jourd'hui plus de quinze cents.

On sait avec quelle fureur sévit, en Hollande, au xvii siècle, ce qu'on a appelé la tulipomanie. Les oignons de tulipe étaient côtés à la Bourse de Harlem; on jouait sur eux comme actuellement sur la rente et certains se vendaient un prix fabuleux. Selon Muting, il se fit, en trois ans, à Harlem seulement, pour dix millions de florins d'affaires en tulipes. La variété semper Augustus atteignait plusieurs miliers de florins. On cite un amateur qui en acquit un oignon en échange de douze arpents de terre; un autre qui offrit 4600 florins et, en sus, une voiture avec deux chevaux tout harnachés.

Cependant la jacinthe, aujourd'hui, a détròne la tulipe, même aux yeux des Hollandais. D'une culture facile, elle donne de grosses grappes de toutes les nuances de l'arc-en-